

# PRÉSENCE

## magazine

Volume 8 • N° 57

MARS-AVRIL 1999 • 4,50 \$

RENCONTRE

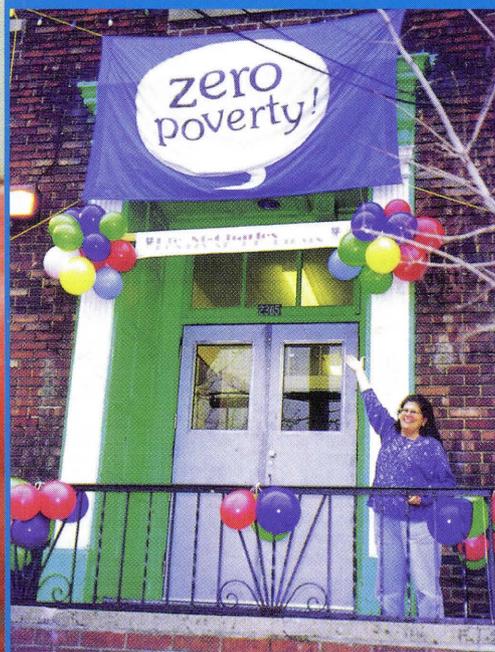
MARIE  
GRÉGOIRE

Femme de  
programme



Le défi du centre  
communautaire  
Saint Columba

REPORTAGE



DOSSIER

Mondialisation





## Au bout du compte, compter toujours

**Au moment où j'écris ces lignes, 1999 vient à peine de naître. Si vous ouvrez *Présence* dès que le courrier vous l'apporte, c'est en février que vous me lirez. Si vous n'avez pas encore eu la bonne idée de vous y abonner, et que vous le feuillotez dans la salle d'attente de votre dentiste qui, comme le mien peut-être, semble s'approvisionner en magazines dans les ventes de garage, le prochain millénaire sera déjà bien entamé quand cette chronique vous tombera sous les yeux.**

**Q**u'à cela ne tienne, 1999 est (ou a été), vous voyez, je tiens compte de toutes les clientèles, l'année internationale des personnes âgées. Les baptiseurs d'années ont décidément un sens aigu de l'à-propos. Plusieurs de nos aînés se définissent eux-mêmes comme «nés trop tôt dans un monde trop vieux». N'est-il pas infiniment convenable de leur consacrer les 365 derniers jours d'un millénaire finissant, ou presque? Le «presque» vient ici prendre en compte l'opinion de ceux et celles, dont je suis, qui estiment que le troisième millénaire ne commencera qu'en 2001, alors que notre ère aura bel et bien vécu ses 2 000 ans, si on consent à oublier que le moine Denys le Petit, embrouillé dans ses calculs, a fait naître Jésus avec cinq ou six ans de retard. Mais ceci est une autre histoire, et je sais trop la force des symboles pour imaginer que cette froide logique mathématique et historique pourrait prévaloir dans un monde pressé de faire la fête, en dépit de tous les bogues électroniques dont on le menace pour le 1<sup>er</sup> janvier prochain.



CLAUDE BOUCHER

*Mourir à 100 ans, cela impressionne toujours. Mais combien est-il souhaitable de se rendre à cet âge symbolique en «bonne santé»? Cette dame (parente de l'auteur) morte centenaire, tout à son plaisir d'être en jeune compagnie, compte 97 belles années sur cette photo.*

### VIEILLIR!

Tout le monde vieillit. Monsieur de la Palice n'aurait pas mieux dit, mais tout le monde ne vieillit pas de la même façon, ni surtout dans les mêmes conditions. Certaines personnes jouissent, jusqu'à un âge très avancé, d'une bonne santé physique et d'une vivacité mentale tout à fait remarquables. À cela plusieurs ajoutent la chance d'être entourées de l'affection de leur famille et de n'avoir pas de soucis d'argent. Vieillir dans ces conditions peut apparaître comme une bénédiction. Mais tel n'est pas le sort de tous les vieillards. Pour un bon nombre d'hommes et de femmes, de femmes surtout d'ailleurs, puisque les statistiques nous apprennent qu'elles ont en général le portefeuille moins bien garni et une plus longue espérance de vie, la vieillesse peut être une période triste et redoutable, surtout si elle est marquée par une foule d'infirmités, et vécue en institution ou dans un isolement physique et psychologique éprouvant.

Les personnes âgées heureuses ont une histoire, mais elles savent elles-mêmes fort bien la raconter, voire en faire des *best-sellers*, c'est donc des autres que je choisis de vous parler, de celles tout particulièrement qui vivent dans des foyers ou dans des centres hospitaliers spécialisés en soins prolongés. On ne retrouve pas là que des vieillards, puisqu'un accident de voiture survenu à 20 ans ou un ACV qui vous frappe à

40 ans peut vous expédier en ces lieux pour le reste de vos jours, mais il demeure que les personnes âgées en constituent la clientèle majoritaire. Depuis de nombreuses années, j'en visite quelques-unes régulièrement. Certaines ne reçoivent pratiquement jamais personne parce qu'elles n'ont pas de famille proche, ou parce que leurs proches, pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de juger, se sont éloignés. D'autres, qui, Dieu merci, continuent à être entourées des leurs, apprécient néanmoins la présence de quelqu'un qui n'a, au moment de sa visite, rien d'autre à faire que de les écouter et de les laisser redevenir qui elles sont profondément, par-delà leurs maladies ou leurs handicaps. Quelqu'un dont elles n'ont pas à s'inquiéter, comme elles le font de leurs enfants et de leurs petits-enfants, si elles en ont.

## VIVRE LA DÉPENDANCE

La fréquentation de ces milieux, dont il n'est pas du tout question ici de mettre en doute la qualité des soins qu'on y prodigue, m'a appris qu'il s'y produit pourtant une sorte de réduction au plus petit dénominateur commun: le grand âge faible et dépendant. Tout le monde est d'abord et avant tout perçu et traité comme un vieillard, une handicapée ou une malade chronique, avant d'être considéré comme un homme ou une femme ayant une personnalité unique et une histoire singulière. Débordé par les soins corporels et hospitaliers à prodiguer, par les médicaments à distribuer, par les repas à servir, par les dossiers à tenir à jour, le personnel n'a guère le loisir, en aurait-il la volonté, de s'intéresser à chaque patient, bénéficiaire ou client — choisissez votre terme préféré, si vous ne savez plus ce que commande l'évolution du vocabulaire — comme à un être unique.

Être une personne âgée sérieusement malade ou handicapée, c'est une caractéristique que je qualifierais volontiers d'accidentelle, en ce sens qu'elle est bien loin de représenter l'essence et l'essentiel de ce qu'est cet être humain. Avant d'entrer à l'hôpital

ou au foyer, cette femme et cet homme avaient une vie autonome, une maison, une famille, des amours, une profession, un métier, des passe-temps préférés, des habiletés dont ils étaient fiers, des talents et des connaissances qui les faisaient apprécier socialement. Et voilà que tout d'un coup cela semble n'avoir plus ni intérêt ni importance. Ils ne sont plus qu'un cas d'arthrite aiguë, de paraplégie, de sclérose, ou que sais-je. Parfois ces personnes ne souffrent pas de maladies particulières, mais leur grand âge à lui seul les rend dépendantes d'autrui. Ce que cette femme et cet homme ont été n'existe pas pour les gens qui en prennent soin. Tout le monde est abordé d'une manière indifférenciée. Je n'ai pas dit indifférente, puisque souvent le personnel infirmier manifeste prévenance et attention, je parle d'indifférenciation, d'uniformisation de l'approche.

Cela est-il inévitable? Je me pose depuis longtemps la question. Une familiarité excessive, un tutoiement imposé dépersonnalisent et blessent souvent, puisqu'ils sont perçus comme des manques de respect. Et que dire du processus d'infantilisation dont j'observe tant de manifestations ici et là? Je suis loin d'être sûre qu'il n'est pas plus agaçant que charmant de se faire appeler «ma belle», quand on est consciente de ne plus l'être, voire de ne l'avoir jamais été, ou «mon petit monsieur», quand on frise les 100 kilos. Être contraint au port perpétuel d'une couche, qui serait bien inutile si on vous amenait à la salle de toilettes sur demande et sans prolonger l'attente, quelle source inépuisable d'humiliation et d'infantilisation! On m'explique que les coupures obligent à recourir à cette solution simpliste qui fait gagner du temps.

## UNE PERSONNE, D'ABORD ET AVANT TOUT

J'ai la conviction qu'en bien des cas le personnel est lui-même victime d'une situation qu'il ne contrôle pas, et se trouve forcé de travailler auprès de personnes que leur état, on le sait, peut rendre aigries et exigeantes. Offrir des soins et des services avec patience,

délicatesse et compétence requiert beaucoup de vertu. Je la vois souvent à l'oeuvre, et il me plaît ici de souligner le dévouement souriant d'un grand nombre de personnes travaillant dans ces établissements. Mais hélas, cela ne compense pas toujours certaines lacunes individuelles ou systémiques.

Par ailleurs, dans des chambres exiguës et où on se retrouve souvent à deux, sinon à trois ou quatre, il faut réduire à sa plus simple expression l'étalage de souvenirs personnels, photos, livres ou bibelots, cela se comprend. Mais l'absence de ces objets familiers contribue à effacer l'originalité de chacune des personnes qui occupent les lieux, sans vraiment les habiter ou s'y sentir chez elles.

On reproche souvent aux gens âgés de se replier sur le passé et de ne pas savoir parler d'autre chose. Mais c'est souvent la seule ressource dont ils disposent pour exprimer un peu la richesse de leur histoire personnelle, de leurs accomplissements comme de leurs rêves inachevés.

Aussi, quand je visite des personnes vivant en institution, je ne m'appesantis pas longtemps sur leurs maladies ou leurs infirmités; je m'en informe brièvement, sachant que d'autres s'en occupent efficacement, dans toute la mesure du possible. J'essaie plutôt de les remettre en contact avec ce qu'elles sont profondément par-delà la fragilité de leur état. Je prête l'oreille à ce qui les intéresse, elles et elles seules, je les laisse retrouver et retisser le fil de leur histoire unique et irremplaçable avec ses points parfaits, mais aussi ses accrocs et ses accommodages, qui s'enchaînent pour former la trame d'une vie, de leur vie. Quand le quotidien n'offre plus guère que le défi de survivre encore un an ou deux pour voir naître le prochain millénaire, redécouvrir en la racontant l'originalité de sa propre aventure peut redonner le goût et la force de la percevoir comme une grâce, et de la poursuivre dans l'action de grâce jusqu'au bout, avec la conviction intime d'être encore et toujours quelqu'un qui compte, plutôt qu'un numéro dont les jours sont comptés. ■